



— PORTRAIT —

CAROLINE DOLÉANS, UNE HISTOIRE DE CONSENTEMENT

À 26 ans, la jeune femme raconte dans un livre sur le viol qu'elle a subi par trois hommes dans un train de banlieue. Pour se « réapproprier » son corps, elle a choisi un temps la prostitution. Aujourd'hui, Caroline rêve d'avenir.

13 décembre 1990
**Caroline naît au
Chesnay dans les
Yvelines**

17 avril 2009
**Elle subit un viol par
trois hommes dans un
RER**

22 septembre 2009
**Sa soeur Cécile meurt
d'une longue maladie**

Août 2012
**Elle crée son profil
sur un site
d'escortisme et voit
ses premiers clients**

8 octobre 2012
**Procès en appel.
Ses violeurs sont
condamnés à de la
prison ferme**

10 août 2017
**Caroline publie
Il n'y a de lumière
que dans la nuit, aux
éditions Balland**

À la terrasse d'un café du Xe arrondissement de Paris, Caroline Do-
léans est emmitouflée dans sa doudoune à motifs camouflage verts. « *Je
ne voulais pas un endroit où des gens puissent me reconnaître ou avoir
l'oreille indiscrete.* » La jeune femme aux yeux foncés et aux cheveux cha-
tains sort rarement les mains de ses poches, seulement pour répondre
aux textos de son frère ou pour allumer une cigarette. Caroline est calme
et flegmatique, presque détachée. Elle n'aime pas évoquer son viol, « *à
chaque fois c'est un peu comme le revivre* ». Pourtant elle dit qu'en parler
fait partie de sa guérison.

En avril 2009, alors qu'elle rentre chez elle après une soirée, Caro-
line se retrouve seule avec un groupe de jeunes d'une vingtaine d'années
dans le wagon d'un RER entre Poissy et Les Mureaux, dans les Yvelines.
Trois d'entre-eux vont profiter du peu d'affluence pour la violer. Caroline
pensait jusqu'alors, comme toutes les victimes de viols, que « *ce crime
n'arrive qu'aux autres* ». Agée de 18 ans, la jeune femme ambitieuse, «
rebelle éprise de liberté », voit son avenir tout tracé exploser. « *C'est une
très bonne élève. son viol l'a privée d'un avenir brillant : elle voulait entrer
à Sciences Po, faire de la politique,* » s'énerve encore aujourd'hui Coren-
tin, son meilleur ami depuis le collège.

Caroline ne sombre pas pour autant. Elle qui se dit littéraire voit
son viol comme « *une malheureuse péripétie, l'élément perturbateur du
roman de ma vie,* » comme elle le raconte dans un livre paru en août, *Il
n'y a de lumière que dans la nuit ; violée dans un train de banlieue*. Dès
les semaines qui suivent le crime, elle veut continuer à vivre, continuer à
travailler pour son bac L, reprendre le contrôle de sa vie. « *Mais après le
viol les phases compliquées se sont enchainées, comme s'il n'avait été
qu'un avertissement.* »

Elle est née dans une famille recomposée d'un père publicitaire et d'une mère maintenant gérante d'une boutique de jouets à Paris. Caroline entretient des liens distants avec ses proches, particulièrement avec ses cinq demies-sœurs (deux du côté de son père, trois du côté de sa mère). Elle garde avec ses parents, séparés lorsqu'elle avait deux ans, une relation de respect et d'amour tumultueux. « *Mon père je l'aime, il m'aime, c'est très simple. Avec ma mère en revanche on a toujours eu une relation très compliquée : on est née le même jour, on a deux caractères forts qui s'affrontent perpétuellement* » décrit-elle. Son demi-frère, de cinq ans son cadet, est « *la prunelle de ses yeux* ». Elle a tenté de le sauvegarder de ses épreuves difficiles en lui en disant le moi possible.

Et puis, il y a Cécile. Sa grande sœur qu'elle a toujours aimée, sa complice, sa « *coccinelle* ». Cinq mois après le viol, Cécile est emportée par le cancer. A sa mort, Caroline intériorise, refoule sa colère, sa détresse, aidée par la carapace forgée après les événements du RER. Le deuil de Cécile la suit longtemps, mais ne l'accable pas. Elle va s'en servir comme d'un levier, « *une motivation pour traverser la tempête.* » Aujourd'hui encore, la photo de Cécile reste le fond d'écran de son portable, qu'elle montre fièrement. Jusque-là ses yeux étaient restés durs et déterminés, même pour parler du viol. Au souvenir de sa sœur, ils se couvrent alors d'une légère buée.

Caroline a élevé un mur entre elle et le monde extérieur pour contenir sa peur, sa colère, sa honte aussi. « *J'avais l'impression que je devais faire comme si tout allait bien.* » Mais de temps à autre la muraille cède et ses sentiments se retrouvent exacerbés. Dans les mois qui suivent le viol, elle se surprend à être agressive, un trait qui ne la caractérisait pas. « *J'ai à plusieurs reprises agressé des gens qui me cherchaient, de manière très disproportionnée. Ça a été un mec au lycée, une Epagnole dans une boîte, je ne faisais pas de distinction entre hommes et femmes. Ça m'a surprise mais je m'en foutais* » se rappelle-t-elle.

En 2010, Caroline est arrêtée à la suite d'un contrôle de police. Sur les nerfs, elle met à terre l'une des agents et se retrouve plaquée au sol par six policiers. « *Je bouillonnais, je leur ai dit que j'avais été violée, qu'ils n'étaient jamais là quand il fallait. Et dans la voiture l'un d'entre eux a dit à sa collègue de se mettre à côté de moi sinon j'allais dire qu'il m'avait violée, ça a fini de m'énerver.* » Avec le recul, Caroline voit cet événement comme une résurgence de sa colère tant bien que mal enfouie.

« Je me forçais à me dire que ça allait, je ne voulais pas être cette victime de viol dans les films qui voit sa vie lui échapper. En fait, j'avais un cruel besoin de reconnaissance, pour mon courage, pour ce qu'on m'avait fait. »

Ses agresseurs sont retrouvés grâce aux caméras du RER et sont jugés. « Le procès m'a permis de me déculpabiliser, de vraiment me rendre compte que ce n'était pas moi qui étais coupable et de le faire comprendre à tout le monde. » À la barre, la commissaire qui s'est occupée de l'enquête salue son courage, sa volonté de s'en sortir. Le ténor du barreau Maître Maisonneuve défend Caroline, les violeurs sont reconnus coupables et condamnés à de la prison ferme. Pour Caroline, c'est un soulagement. Commence alors sa reconstruction. Celle-ci prendra du temps. Caroline décide de se prostituer. Pour elle, et elle l'affirme haut et fort, « c'est une façon de se réapproprier son corps, et de rétablir une relation d'égal à égal avec les hommes ».

Sa première relation sexuelle tarifée est arrivée quelques mois après le viol. « ce soir là j'étais dans un état pitoyable à cause de l'alcool, c'était une période où j'allais mal et ma sœur était à l'hôpital. Ça m'a paru naturel de le faire à l'époque » se remémore-t-elle. Caroline enchaîne ensuite les excès. Elle envoyait la réalité dans les cordes, se sentant libre de faire ce qu'elle voulait, quand elle le voulait, si elle le voulait. En aout 2012 elle commence à faire de l'escortisme en s'inscrivant sur un site de call-girls. « Le premier titre de mon livre était Vous me le paierez, à la fois en référence à mes violeurs et à mes clients. » Caroline se crée une seconde identité, celle de Sweet Candy. Son pseudo lui permet de séparer ses deux vies. « Ses débuts dans l'escortisme correspondent à une période pendant laquelle on a totalement perdu contact, raconte Corentin son meilleur ami. Elle avait sans doute besoin d'être seule et de marquer la distance. Mais elle n'en avait pas honte. Quand on a repris contact un an plus tard, elle me l'a tout de suite dit. »

Avec la prostitution, Caroline décidait « de tout, les clients n'avaient pas leur mot à dire ». Citant King King Théorie de Virginie Despentes, c'était une décision outrageusement féministe pour elle : « c'est se dire « ce corps-là, j'en fais ce que je veux, je suis maitre de mon corps ». Je pars du principe que si une femme a envie de vendre son cul, on ne peut pas lui dire qu'elle n'en a pas le droit. » Caroline l'admet, si elle n'avait pas subi un viol, elle ne se serait jamais prostituée. Les deux sont liés, à ceci

près que pour elle « *la prostitution n'est pas une violence. C'est entre deux adultes consentants.* » Elle savait dès le départ que ce ne serait pas éternel.

L'escortisme lui procure un certain confort financier. Caroline fréquente les boîtes branchées où elle partage les tables VIP avec quelques célébrités, mais ce n'est pas son « *délire* ». Et cette situation, illégale et décalée de « *la vraie vie* », lui pèse. Un jour, alors qu'elle sent que son corps et son libre-arbitre sont à nouveau sien, elle arrête. « *Avec l'escortisme, on a la sensation d'être libre, de ne pas avoir de patron ni de compte à rendre à personne. Ce sentiment me manque, mais pas la situation parce que je louais quand même mon corps. A l'époque j'en avais besoin, mais plus maintenant. Mon corps j'en suis à nouveau pleinement propriétaire, je préfère le donner gratuitement* » dit-elle en souriant.

Aujourd'hui, un an après avoir arrêté l'escortisme, Caroline a de nouveau un travail, elle est hôtesse d'accueil à Paris. Même si elle quitte son travail en janvier, cela l'a rendue à nouveau fière d'elle-même. « *C'est le souvenir de Cécile qui m'a aidé* » explique-t-elle avec amour. En parallèle elle a commencé des études de droit, pour peut-être un jour revenir à sa première envie, celle de faire de la politique. Mais ce sera pour plus tard. « *J'ai besoin de prendre mon envol, de voyager, de me reposer aussi* ». Pour l'instant, elle a un projet avec un photographe sur les travailleuses du sexe. Même si elle a quitté le milieu, elle l'assume et le revendique. Une seule chose à propos de la prostitution inquiète Caroline, celle de l'image d'ancienne prostituée. « *L'amour j'ai envie d'y croire. Aujourd'hui j'ai peur de finir seule, pas en tant que femme violée mais en tant qu'ancienne prostituée. J'ai peur qu'on ne veuille pas de moi. Dans mon horoscope je ne lis que la partie amour* », s'amuse-t-elle. Elle a quand même conservé sur son portable les photos du site d'escorte : « *je les trouve jolies, elles me mettent en valeur.* »

A présent Caroline a envie de partager son histoire. La promotion de son livre occupe d'ailleurs la majeure partie de son temps. « *Je suis juste une personne qui a envie de faire passer un message d'espoir. La transmission c'est important* ». La plus belle récompense qu'elle ait eue : le message d'une jeune femme qui a aussi subi un viol et la remercie pour son témoignage.

Caroline ne veut se laisser enfermer dans une case. « Elle est *bien trop libre et revancharde sur la vie pour se contenter d'une seule étiquette* » confie son meilleur ami admiratif. Peut-être femme politique militante de la cause féminine, peut-être écrivain, étudiante ou tout ça à la fois. « *Pour l'instant je suis Caroline Doléans. Je n'ai pas la prétention de me dire écrivain, je ne suis pas qu'une hôtesse d'accueil je ne suis pas qu'une ancienne prostituée, et oui j'ai subi un viol, il fait partie de moi.* »

Adrien Develay